

□ Bonnes feuilles

Préface à la Chine

Edouard Depreux

C'est avec un grand plaisir que nous présentons à nos lecteurs des extraits d'une introduction que Edouard Depreux vient de consacrer à un ouvrage sur la Chine (aux Editions du Burin, collection « Les portes de la vie »).

On y verra un auteur qui a mis une étonnante érudition au service d'un plaidoyer, au demeurant courageux et lucide, en ces temps de sectarisme et de mesquinerie.

L'avenir de l'humanité et peut-être sa survie, dépendent, en effet, dans une large mesure, des échanges et du dialogue entre l'Occident et l'Orient, dont Kipling, incarnation talentueuse de l'impérialisme, affirmait qu'ils ne se comprendraient jamais. La disparition du colonialisme, qui faussait tous les rapports humains, peut et doit les rendre possibles.

Nous ne devons plus rester séparés par un abîme d'incompréhension et faciliter l'édification d'une nouvelle Grande Muraille politique, intellectuelle et morale de séparation des esprits. Leibniz, qui appelait de ses vœux la concorde entre les deux types de civilisation, observait avec tristesse que l'immense Empire de Chine s'était longtemps développé à l'écart de l'Occident, comme s'il était situé « dans une autre planète », malgré quelques contacts à la fin de l'Empire Romain et à l'époque des Mongols et de Marco Polo.

Son existence apparaissait comme quasi légendaire à des Européens du XV^e siècle.

Malgré les nombreux obstacles qui se dressent actuellement encore sur la route et que les récents événements ont sensiblement accrus, il faut dissiper, de part et d'autre, les mystères chinois pour les Européens, et les mystères européens pour les Chinois. Ceux-ci ne doivent pas être animés par l'esprit de K'ien Long, recevant en 1793 la première ambassade anglaise, dirigée par lord Macartney et s'opposant à la création de relations commerciales en ces termes : « L'Empire céleste possède toutes choses en abondance. Il n'est pas dans nos besoins d'importer les productions des barbares étrangers en échange de nos propres produits. »

L'Europe doit se dégager des mêmes préjugés qui, généralisés, transformeraient le monde en une série de ghettos condamnés tôt ou tard à la stérilisation.

La France possède des atouts qui peuvent lui permettre de jouer un rôle important dans le développement des échanges culturels avec la Chine.



A.D.N.P.

Les sinologues français, comme Chavannes, Pelliot, Granet, Maspero, pour ne parler que des morts, ont joui d'un grand et légitime prestige et l'enseignement donné au Collège de France, dont la première chaire de Sinologie, a eu pour titulaire en 1814, Abel Remusat, dans nos facultés, aux écoles des Langues Orientales, des Hautes-Etudes, d'Extrême-Orient, l'apport des musées Cernuschi et Guimet, sont partout appréciés.

Il ne suffit pas que des érudits s'adressent à une élite restreinte, même s'ils exercent ainsi une influence indirecte sur un plus grand nombre de nos concitoyens et des habitants des pays francophones et s'ils sont appuyés par quelques travaux de vulgarisation, comme ceux de René Grousset. Pourquoi, demande Etiemble, dont l'enthousiasme sinophile s'efforce de jeter un pont entre Confucius et Mao Tsé-Tung, le chinois ne deviendrait-il pas dans les lycées une des deuxièmes langues entre lesquelles il est possible d'opter ? La publication, sous le titre « Aspects de la Chine », par les Presses Universitaires de France, sous la direction de M. Demiéville, Professeur au Collège de France, des causeries faites à la radio en 1954 et en 1955, par les meilleurs spécialistes, a été une excellente initiative qu'il faudrait renouveler et développer.

Pourquoi enfin ne donnerait-on pas à l'histoire de la Chine la place qu'elle mérite dans nos manuels scolaires, et dans notre enseignement du second degré ? Le patrimoine culturel de la Chine ne devrait pas nous être plus étranger que celui de la Russie, du monde musulman ou des Hindous. « Ts'in Che Houang-ti devrait être aussi familier au Français cultivé qu'Alexandre le Grand » observe M. Demiéville. Il est normal qu'on le connaisse moins que César dont le comportement nous concerne plus directement et qui semble avoir écrit des « Commentaires » prédestinés aux versions latines des élèves de 4^e. S'il importe de méditer sur les conquêtes d'Alexandre, qui assura une pénétration entre les civilisations helléniques et asiatique, on ne devrait pas ignorer non plus le « Premier Auguste souverain » qui, un siècle après lui, fonda un vaste empire, non pas éphémère, mais destiné à durer 2.000 ans et ne s'écroulant que sous les coups de notre civilisation industrielle, abolit la féodalité, unifia le calendrier, l'écriture, les poids et mesures, construisit la célèbre Grande Muraille, procéda comme les pharaons et Pierre le Grand, à de gigantesques travaux accomplis avec 700.000 corvéables et au prix de nombreuses vies humaines. Il fut, à son époque, un révolutionnaire qui a marqué de sa rude empreinte l'histoire de missions d'hommes.

Il a, en effet, donné au pays le plus peuplé du monde une organisation bureaucratique, devenant après lui le mandarinat, qui fut à la fois sa force et sa faiblesse pendant de longs siècles. A cette classe des lettrés, qui l'a souvent combattu avec âpreté, il a conféré un pouvoir absolu qu'elle a su conserver pendant vingt siècles, en liquidant impitoyablement tout ce qui pouvait mettre en cause, si peu que ce soit, sa domination. Ses successeurs devaient barrer résolument la route à toute innovation, mépriser les progrès techniques, à la suite de la sclérose provoquée par l'invasion mongole. Il est donc vrai — et l'exemple est particulièrement bien choisi — que l'œuvre de Ts'in Che Houang-ti devrait être connue de tous ceux qu'intéresse l'histoire de l'humanité et qui veulent comprendre la Chine d'aujourd'hui, et en premier lieu de nos étudiants et même des élèves de nos classes terminales.

Pourquoi d'autre part ne traduirait-on pas davantage en français les livres sérieux concernant la Chine écrits dans d'autres langues ? J'ai, sur ma table de travail, au moment où j'écris ces lignes, « East Asia, The Great Tradition » d'Edwin O. Reischauer et John K. Fairbank de l'Université d'Harvard (Houghton, Mifflin, company, Boston) et « China, its People, its Society and its culture » de Hu Chang-tu

(HRAF Presse, Newhaven). Je regrette que, comme beaucoup d'autres études, ces livres ne soient pas accessibles à des Français qui n'entendent pas couramment l'anglais. Il y a beaucoup moins de livres français comme d'ailleurs de livres allemands et italiens qui ont été traduits en chinois, que de livres russes et anglo-saxons. Dans ce domaine également, un gros effort devrait être accompli.

Tout ce qui permet de connaître la Chine, autrement que par des caricatures grossières ou des apologues puérides, est utile à ceux-là mêmes qui sont les plus éloignés de penser que la voie chinoise vers le socialisme doit inspirer les pays économiquement avancés. A-t-on bien réalisé, avant d'en tirer des conclusions dans un sens ou dans l'autre, qu'avant 1949, le revenu par tête d'habitant était là bas cinquante fois inférieur à celui de nos compatriotes et la production d'électricité par jour et par habitant, de 0,5 kwh, celle des Etats-Unis atteignant 37,6 kwh ? La base industrielle de la Chine au moment de la Révolution était infiniment plus faible même que celle de la Russie tsariste de 1917, très en retard sur l'Occident. Le personnel qualifié y était beaucoup plus rare.

Pour obtenir les résultats auxquels on est parvenu, il a certes fallu des réformes plus profondes que la transformation de la « Rue du prestige grandissant » en « Rue de l'anti-révisionnisme » débouchant comme un défi sur l'ambassade de l'U.R.S.S. ! Les échecs, enregistrés récemment par la Chine populaire dans maints pays du tiers monde (les plus cruels à tous égards l'ont été en Indonésie) n'empêchent pas que de nombreux hommes de toutes couleurs sont vivement impressionnés par le rythme de la croissance chinoise et les efforts de transformation rapide d'un pays agraire en nation industrielle. « Dans la plupart des pays d'Occident, écrit Tibor Mende (« La Chine et son ombre », édition du Seuil, p. 246), le processus a demandé un siècle, le Japon y a mis quelque soixante ans, l'U.R.S.S. une trentaine d'années. La Chine, elle, veut aller plus vite encore. »

Parviendra-t-elle à battre les records ? Il faudrait, être dépourvu de curiosité intellectuelle, en même temps que de toutes préoccupations politiques, pour ne pas se passionner pour une telle question. « Quand on voit l'empressement frénétique qui anime ces ouvriers, attelés à leur machine géante, précise Tibor Mende, on a le sentiment d'assister à un processus qui ne va pas seulement transformer le mode de vie de la nation la plus peuplée du monde, mais qui, à bonne allure, est en train de changer l'équilibre du monde » (page 247). □